

LE PHÉNIX MAYA

« Les Mayas sont gens de patience. Ils ont survécu à cinq siècles de boucheries. Ils savent que le temps, comme l'araignée, tisse lentement »

Eduardo Galeano

Qui sont les Mayas ? Il existe différentes façons de répondre à cette question. La plus commune se conjugue au passé et range ce peuple d'Amérique parmi les cultures dites « précolombiennes », parce qu'elles ont fleuri sur ce continent avant l'arrivée de Christophe Colomb au Nouveau Monde. Souvent associés aux Aztèques (Mexica) ou aux Incas, deux jeunes et brillantes civilisations détruites par les conquistadores, les Mayas ont eux aussi connu les ravages de l'invasion espagnole. Ils procédaient toutefois d'une histoire bien plus profonde qui avait produit ses expressions les plus spectaculaires six à douze siècles auparavant, pendant la période dite « classique », alors que l'Europe occidentale cheminait de l'Antiquité tardive à l'Empire carolingien. Bien plus anciens que les Mexica ou les Incas, les Mayas leur survécurent aussi durant des décennies. Leurs derniers royaumes indépendants – ceux des Itza' et des Ko'woj – chutèrent en 1697, longtemps après la prise de Mexico par Cortés (1521) et la capture du dernier prétendant inca, Tupac Amaru, exécuté à Cuzco en 1572. Bien mieux : les Mayas sont toujours là. Le voyageur au Chiapas, au Yucatán, au Guatemala ne peut manquer de s'en apercevoir. Ils représentent une population de presque 10 millions d'habitants, dont les membres, qui entretiennent avec ce passé plusieurs fois millénaire un lien différencié, ressentent, à des degrés divers, les conséquences de l'infériorisation et de l'exploitation produites par la conquête et la colonisation espagnoles. C'est là, bien entendu, l'autre façon, moins habituelle, d'envisager les Mayas : comme un ensemble de peuples autochtones contemporains d'Amérique centrale, qui partagent certains traits culturels et sociaux distinctifs et pratiquent l'une des 31 langues mayas encore parlées de nos jours (carte 2 en annexe), toutes issues d'une souche commune, le proto-maya qui a commencé à surmonter vers la fin du deuxième millénaire avant notre ère. On le voit, si la comparaison entre les Mayas d'une part, les Incas et les Mexica d'autre part, pourrait sembler avantageuse pour les premiers, elle n'en est pas moins biaisée. On ne parle pas tout à fait de la même chose. Dans un cas, il s'agit de civilisations associées à la domination territoriale d'une entité politique (le Tawantinsuyu des Incas ou la Triple Alliance des Mexica) dont, par

nature, la destinée fut courte au regard de l'histoire, quelles que fussent sa puissance et son rayonnement. Concernant les Mayas, il est plutôt question d'une aire culturelle, définie par des critères dans lesquels le politique ne joue aucun rôle, puisque les Mayas n'ont jamais été unifiés sous un même étendard, hormis dans la soumission à une puissance étrangère, à l'époque de la vice-royauté de Nouvelle-Espagne. Il n'y eut jamais un État maya mais des royaumes mayas comme il existe aujourd'hui des peuples mayas, répartis sur trois pays d'Amérique centrale (Mexique, Guatemala, Belize). L'identité maya est donc d'autant plus malaisée à définir, dans le passé comme dans le présent, qu'elle est plurielle.

Nous sommes, en outre, assez mal renseignés sur l'origine du terme « maya ». Selon le linguiste Alexander Wolfgang Voss, il dériverait d'une racine *may* utilisée pour former des mots signifiant « autorité », « don » ou « offrande » et qui « impliquaient des actions réciproques entre humains et entités surnaturelles¹ ». Un « maya » serait donc étymologiquement une personne manipulant des objets capables de réaliser ou de symboliser cette interaction. Ce qui est certain, c'est que le mot ne concernait à l'origine qu'une petite partie de ce que l'on appelle aujourd'hui l'aire maya. Pour le missionnaire franciscain Diego de Landa (1524-1579), « la Maya » aurait été le nom que les habitants du Yucatán donnaient à la péninsule. Le même Landa relève que la cité de Mayapan (« la bannière de la Maya »), abandonnée un siècle avant l'arrivée des Espagnols, avait été baptisée ainsi d'après le territoire qu'elle prétendait dominer. Son compagnon Antonio de Ciudad Real (1551-1617) note, pour sa part, que les Indiens de la partie nord du Yucatán parlent une langue qu'ils appellent le « mayathan » ou « langue de maya », distincte quoique très proche des parlers de Campeche (« canpechthan ») ou de Tixchel (le « puntunthan » ou chontal). Aujourd'hui, ces trois langues sont considérées comme appartenant à la famille du maya au même titre que d'autres, formant ainsi le trait commun le plus évident entre des populations dont la plupart ne se reconnaissaient pas comme Mayas, ni avant la Conquête, ni durant la période coloniale, mais plutôt comme Ch'ol, Itza', Tzotzil, K'iche', etc. Appliqué aux autochtones vivant en dehors du Yucatán, le terme de « Mayas » est donc une création des linguistes du milieu du XIX^e siècle désireux de rassembler sous un vocable unique des peuples apparentés, puis, par extension, les cultures dont ils sont les porteurs. Les archéologues leur ont emboîté le pas pour qualifier cette fois les manifestations architecturales

1. Alexander W. Voss N. « ¿Qué significa maya? – Análisis etimológico de una palabra », dans *Investigadores de la Cultura Maya* 10, tomo 2, UACAM, Campeche, 2002, p. 380-398.

et artistiques des ancêtres de ces mêmes peuples, définies géographiquement par l'extension maximale des vestiges de leurs civilisations, identifiables par leurs styles ou l'usage de l'écriture. C'est ce que l'on appelle aujourd'hui « l'aire maya » dont les frontières se superposent plus ou moins à celles de la carte linguistique, à l'exception notable de la frange est qui empiète sur les États actuels du Honduras et du Salvador, jusqu'aux vallées des fleuves Ulúa et Lempa : dans ces confins, en effet, les ruines témoignent encore d'un passé florissant des Mayas alors que leurs langues n'y sont quasiment plus parlées.

Cette terminologie englobante, au final assez récente, semble avoir été adoptée par les intéressés eux-mêmes au point que certains militants indigènes du Guatemala ou du Mexique envisagent la question de l'émancipation de leur peuple sous l'angle d'un projet unificateur panmayaniste. Pourtant, l'histoire nous révèle tout ce qui fait que cette unité ne va pas de soi, des premières traces, imprécises, de la civilisation maya, aux développements disparates de ses expressions monumentales ou stylistiques, dans chacun des deux sous-ensembles de l'aire maya, les Hautes Terres et les Basses Terres, qui ajoutent à des caractères écologiques, des spécificités historiques très marquées (carte 2 en annexe). Les Hautes Terres sont formées au sud par une chaîne volcanique, la Sierra Madre, dont le point culminant (le Tajumulco, 4 220 m d'altitude) se situe au Guatemala. Instable, car régulièrement secouée par des séismes et des éruptions, cette région n'en a pas moins toujours attiré des populations nombreuses, installées dans les bassins et vallées où la dégradation de laves et de cendres riches en minéraux rend les sols exceptionnellement fertiles. La zone a joué, on le verra, un rôle majeur dans le développement de l'écriture et de l'État chez les Mayas. C'est aussi là qu'ils ont exploité d'importants gisements d'obsidienne, une roche volcanique vitreuse qui, pour des cultures ignorant la métallurgie du fer, servait à fabriquer le tranchant des armes et des outils. Au-delà d'une faille occupée par les vallées du Motagua et du Grijalva, s'étendent ensuite les Hautes Terres du nord, métamorphiques, moins peuplées et plus boisées : la Sierra de los Cuchumatanes au Guatemala et le Bloc Central au Chiapas. Vers le sud, les Hautes Terres sont bordées par une plaine littorale qui longe l'Océan pacifique, de l'isthme de Tehuantepec jusqu'au Salvador. Couloir de circulation majeur, cet espace chaud et bien arrosé est propice à une agriculture très productive et se spécialisa précocement dans la culture du cacao. Descendant graduellement des montagnes, vers le septentrion, le plateau calcaire des Basses Terres, légèrement ondulé, couvre le vaste département guatémaltèque du Petén, le Belize et la péninsule mexicaine du Yucatán. Dans sa partie méridionale et centrale, c'est le domaine

de la forêt tropicale humide stratifiée, dominée par des arbres gigantesques comme le ceiba, l'arbre sacré des Mayas, parsemée de grands lacs et sillonnée de cours d'eau dont le plus important, l'Usumacinta, parcourt 560 km avant de se jeter dans le Golfe du Mexique. La faune sauvage y est également d'une grande variété, avec, au sommet de la chaîne alimentaire, le jaguar, un grand félin et prédateur solitaire, symbole de puissance et de force, souvent associé dans l'iconographie et l'onomastique au pouvoir souverain. Ces terres chaudes et fragiles ont accueilli durant deux millénaires les plus connues et les plus puissantes cités des Mayas (El Mirador, Nakbé, puis Tikal ou Calakmul) et constituent, en quelque sorte, le cœur de cette civilisation, du moins dans sa dimension archéologique (carte 1 en annexe). La péninsule du Yucatán, enfin, nettement plus aride, présente cependant des paysages variés, des forêts basses caducifoliées et des brousses épineuses à l'intérieur, jusqu'aux dunes ou aux mangroves des côtes. L'absence d'eau de surface en lien avec la structure karstique des sols n'a cependant pas empêché une occupation humaine ancienne voire des développements culturels majeurs dans les collines Puuc (Uxmal) ou la plaine du Nord (Chichén Itzá, Mayapan).

L'aire maya forme elle-même l'essentiel de la division la plus méridionale d'un ensemble plus vaste, défini par l'anthropologue allemand Paul Kirchhoff dans les années 1940 et toujours en vigueur aujourd'hui auprès des chercheurs : la Mésoamérique. Cette supra-région culturelle aux contours incertains (elle va, grosso modo, du nord du Mexique jusqu'au Costa Rica) a été le berceau de nombreuses civilisations, contemporaines des Mayas mais à la longévité moins remarquable, comme les Olmèques, les Teotihuacains, les Zapotèques, les Toltèques, les Tarasques ou les Mexica (Aztèques). Ces populations partageaient avec les Mayas un certain nombre de traits communs, dans leurs croyances religieuses, leur conception du temps, leurs rituels sacrés (le sacrifice humain ou le jeu de balle), leurs architectures monumentales. Basées sur une agriculture où le maïs jouait un rôle prépondérant, leurs sociétés se sont complexifiées, hiérarchisées, urbanisées et dotées d'institutions étatiques. Surtout, elles n'ont cessé d'interagir entre elles dans le cadre de réseaux serrés d'échanges où circulaient les marchandises, les informations, mais aussi les modes, les idées et les classes dirigeantes. Cette donnée fondamentale de l'histoire commune des peuples de la Mésoamérique est au cœur des débats qui ont agité le monde de la recherche dans sa quête d'un système chronologique cohérent et fédérateur. Proposer une division propre à chaque aire culturelle présentait l'inconvénient de déphaser les évolutions rapportées à une vision d'ensemble de la Mésoamérique. La succession

des « horizons unificateurs » (marqués par l'influence dominante d'une civilisation « protagoniste », comme les Olmèques, les Teotihuacains, etc.) fut également critiquée pour l'importance excessive qu'elle accordait aux forces uniformisatrices au détriment des dynamiques particulières à chaque sous-ensemble. Au final, la périodisation aujourd'hui la plus répandue reste celle mise au point dans les années 1960 qui distingue trois phases : le Formatif ou Préclassique (de 2500 av. J.-C. à 200 ap. J.-C.), le Classique (de 200 à 900 ap. J.-C.) et le Postclassique (de 900 à 1520). Des subdivisions y ont été introduites, avec l'ajout de qualificatifs comme « précoce » ou « tardif », dont les limites et la nomenclature changent d'une région à une autre, mais aussi d'un auteur à un autre. Cette manière de dater n'est certes pas exempte de réserves, qui résident notamment dans ce qu'elle suggère d'évolution linéaire (maturation, apogée, déclin), mais elle présente l'immense avantage d'être largement admise comme outil de communication académique : c'est donc elle que j'utiliserai dans ce livre.

L'histoire des Mayas ne s'arrêtant pas avec la Conquête espagnole, son cadre chronologique comporte au moins deux phases ultérieures : les temps coloniaux (qui s'étendent jusqu'aux indépendances, soit 1520-1820 environ), puis la période contemporaine qui englobe notre présent. Le plan de l'ouvrage suit rigoureusement cet enchaînement dans ses deux premières parties. Le lecteur sera d'ailleurs peut-être déçu de constater que moins d'un tiers du volume global est consacré à l'étude des Mayas en tant que « civilisation précolombienne ». Cette situation résulte cependant d'un choix bien réfléchi. Il existe, en effet, en français comme en anglais, un nombre important de publications sur ce sujet, en particulier à destination du grand public. Beaucoup sont d'excellente qualité et il me faut modestement reconnaître que mon statut de non-spécialiste des Mayas anciens ne me prédisposait pas à revenir plus en détail sur la question. Je renvoie donc celui ou celle qui souhaiterait aller plus loin à la bibliographie sélective figurant à la fin du présent livre. Mon projet est, en fait, quelque peu différent. Si beaucoup d'auteurs, archéologues ou anthropologues éminents, ont écrit sur les Mayas d'avant la Conquête espagnole (en général plutôt ceux des époques pré-classique et classique), ils sont moins nombreux, en tout cas en France, à s'être intéressés aux Mayas des cinq derniers siècles, à ceux qui ont subi les « boucheries » dont parle Eduardo Galeano dans la citation en exergue. Quel étrange paradoxe, en effet, que les Mayas soient davantage connus pour le soi-disant « effondrement » des cités des Basses Terres aux IX^e et X^e siècles, que pour les massacres qui, durant le conflit armé guatémaltèque (1960-1996), coûtèrent la vie à des dizaines de

milliers d'entre eux, victimes de l'armée et des milices ! On s'étonne aussi que bien des gens croient encore que les Mayas aient disparu de la surface de la planète après qu'ils eurent prédit la fin du monde pour 2012, alors que certains d'entre eux, dans leurs communautés insurgées du Chiapas, continuent de s'adresser à l'humanité tout entière pour défendre la dignité des peuples indigènes et remettre en cause un modèle socio-économique qui fait courir à nos sociétés le risque d'un effondrement autrement plus grave que celui de la fin du premier millénaire. Il y avait donc, selon moi, nécessité d'évoquer ces « Mayas d'après les Mayas ». Telle est la principale motivation de l'écriture de cet ouvrage, dont l'ambition est de présenter une synthèse de l'histoire des Mayas, dans leur diversité et dans la longue durée, des origines à nos jours, ce qui, à notre connaissance, n'existait pas encore en langue française.

Le parti pris n'a cependant rien de révolutionnaire. La plupart des spécialistes de cette civilisation contribuent, en effet, de nos jours à diffuser l'idée que la véritable particularité des Mayas n'est pas dans « l'effondrement » du Classique terminal, mais au contraire dans leur capacité de résilience, dans leur « désir de durer¹ ». Tel un phénix, les Mayas ont toujours su renaître de leurs cendres et renouer patiemment une partie des fils qui les relient à leurs traditions et à la nature, sans pour autant rester figés dans la contemplation stérile du passé. On ne se laissera donc pas piéger par le fantasme anthropologique de cultures indiennes actuelles parées des atours prestigieux des civilisations préhispaniques : l'étude détaillée du bouleversement que constitue la colonisation préservera, je l'espère, d'un tel écueil. Mais cette rupture historique, aussi profonde soit-elle, ne saurait empêcher de percevoir des éléments de continuités qui ne renvoient pas nécessairement, comme l'affirmait en son temps Henri Favre, à des « résidus » archaisants, et peuvent également porter la marque de la résistance à l'assimilation forcée. L'observation de ces peuples dans le temps long conduit, en effet, à mettre en évidence leur capacité à s'adapter et à se transformer, tout autant qu'à absorber les chocs, les pressions et les influences venues de l'extérieur. Pas plus qu'il n'est souhaitable d'accréditer le mirage de la civilisation disparue dont les ruines surgies de la forêt tropicale seraient les ultimes et mystérieux témoins, on ne peut pas enfermer le Maya d'aujourd'hui dans le rôle de l'Indien, réfractaire ou aliéné selon les points de vue, resté à l'écart de la modernité. Les Mayas sont, on le voit, vulnérables aux stéréotypes. C'est

1. Voir le titre de l'excellent numéro de la revue *Autrement*, Alain Breton, Jacques Arnauld (éd.), *Mayas. La passion des ancêtres, le désir de durer*, H.S. n° 56, Paris, Autrement, 1991.

pour cela que, dans l'esprit de la collection à laquelle il appartient, ce livre se clôt par une brève histoire du regard fasciné que l'Occident a porté et porte encore sur eux. Le lien entre les vestiges archéologiques et les populations d'aujourd'hui a été long à tracer et il fallut attendre les années 1960 pour que des avancées décisives en matière de déchiffrement des glyphes effacent du champ scientifique la vision romantique du « Maya astronome ». Les lectures fantasques ou idéalisées n'en disparurent pas pour autant. Il semble même que ces dernières années, la résurgence des grandes angoisses collectives ait replacé les Mayas au cœur de réflexions, parfois délirantes, parfois aussi beaucoup plus sérieuses, sur le destin commun de l'humanité.

